

Crac ! et *L'homme qui plantait des arbres* n'ont pas en commun que leur technique d'animation. Les histoires de ces deux films se croisent, se répondent. Que ce soit dans le récit sans paroles de *Crac !* ou à travers les mots de Jean Giono dits par Philippe Noiret dans *L'homme qui plantait des arbres*, le temps défile sous nos yeux... Les choses qui restent, celles qui évoluent au fil du temps... Le temps qui passe...

Comme le dit Xavier Kawa-Topor sur la [plateforme Nanouk](#) (*L'homme qui plantait des arbres/ rubrique Le point de vue de l'auteur*) : «*Sous des atours différents, d'un côté une déclaration d'amour au Québec et à ses traditions, de l'autre l'adaptation fidèle et exaltée du récit de Jean Giono, les deux films poursuivent ce même projet de rendre compte du « temps à l'œuvre ». Chacun oppose, pour cela, deux temporalités. Dans Crac !, il y a d'une part celle du fauteuil qui semble s'inscrire dans la longue durée, voire dans la permanence, l'immuabilité des choses, et d'autre part le temps des humains et son accélération. (...) Comme dans Crac !, le personnage central (de L'homme qui plantait des arbres) semble relever d'une temporalité différente de celle des autres protagonistes. Elzéard Bouffier apparaît sans âge, inaltérable, faisant preuve d'une admirable constance dans l'accomplissement de sa tâche, étranger au temps des hommes et aux événements de leur histoire.*»

A travers plusieurs extraits nous vous proposons d'observer comment Frédéric Back montre ce « temps à l'oeuvre ».

Crac ! ou la chaise à bascule qui traverse le temps

⇒ Extrait 1 : Une vie de famille qui se dessine...

([extrait vidéo à retrouver sur la page vidéo Ecole & Cinéma 63](#) ou sur la [plateforme Agora Art et Culture](#))

Cet extrait de *Crac !* se situe après l'effervescence du mariage. Ce passage commence par un élément symbolique du temps qui passe : une horloge. Le son de la pendule donne le « la » et le fauteuil à bascule se balance à son rythme.

Il sera intéressant, dans un premier temps, de demander aux élèves de repérer dans l'extrait les éléments qui à leur avis peuvent être des indices du temps qui passe et d'argumenter leur réponse. La fenêtre est un élément important de la mise en scène. C'est un indice d'observation qui pourra être donné. Puis, dans un deuxième temps, il sera possible d'observer plus en détail l'agencement des scènes et leur montage.

Cet extrait va faire alterner des scènes à l'intérieur de la maison, là où se trouve le fauteuil et des scènes à l'extérieur en plan d'ensemble sur des paysages. Par ce montage, dans chacun des espaces, des indices vont indiquer au spectateur. trice « ce temps à l'oeuvre ». La fenêtre sera déjà le lien entre l'histoire intime et l'histoire de la nature.



- scène en intérieur : L'horloge donne le rythme. La jeune femme semble se balancer au rythme du temps et regarde par la fenêtre.
- scène en extérieur : Le paysan sème des graines, les oiseaux chantent, c'est le printemps.



- scène en intérieur : Le fauteuil à bascule est occupé par le chat. La fenêtre est ouverte. On peut imaginer qu'il fait chaud.

- scène en extérieur : Le paysan et sa femme récolte leur moisson. C'est l'été.



- scène en intérieur : Plan sur la jeune femme avec un ventre rond. Par la fenêtre, il est possible de distinguer les feuilles jaunies d'un arbre

- scène en extérieur : L'automne est là visible grâce aux couleurs du paysage, de la nature.



- scène en extérieur : La neige arrive, symbole d'une nouvelle saison : l'hiver

- scène en intérieur : La jeune femme regarde la neige par la fenêtre assise dans la chaise à bascule.

Quel élément sonore accompagne ces images ? *De la musique*

Comment la qualifieriez-vous ? *Douce, paisible, ...* Quelle impression se dégage de ces images associées à cette musique ? *Une impression de sérénité, de vie au rythme des saisons, de la nature...* Lors de la dernière scène en intérieur, la musique cesse progressivement pour laisser place au bruit de la chaise. Puis ce rythme lent est bouleversé par des percussions puis par une musique entraînante et joyeuse. Le bébé est né et la musique pourrait souligner l'effervescence qui anime la maison. La sérénité reprendra vite le dessus. La scène où le papa berce son enfant fera le lien avec la suite : des paysages qui changent, les travaux de la ferme qui reprennent... L'enfant qui grandit, la maman qui est enceinte de son second enfant... Toujours cette alternance entre la vie intime et celle de la société.

⇒ Extrait 2 : Crac ! et re-Crac !... une société en mouvement

(extrait vidéo à retrouver sur la page [viméo Ecole & Cinéma 63](#) ou sur la plateforme [Agora Art et Culture](#))

Dans ce deuxième extrait, le fauteuil à bascule va connaître de nombreux « Crac » ! Maintes fois réparés, il continue à être le témoin immuable de la vie de famille mais également de la société qui se modernise. La fenêtre sera encore une fois un élément essentiel du temps qui passe, témoin de la société qui change et se modernise.

Comme pour le premier extrait, il sera intéressant de demander aux élèves, les scènes qui leur semblent témoigner du temps qui passe. Il sera aussi possible de détailler la vie de la chaise à bascule. Est-elle réduite à un siège ou a-t-elle d'autres rôles dans la famille ? Est-ce que sa vie est un long fleuve tranquille ? Pourquoi ? ...



Dans cet extrait le rythme va s'accélérer petit à petit. Dans un premier temps, chaque « crac » et chaque réparation vont être associés à une nouveauté, à un élément de modernité. Lors de la première réparation, un train passe derrière la fenêtre. Rappelons nous que dans le premier extrait, le paysan et sa femme faisaient les foins avec une charrette tirée par des chevaux. Ce train reste malgré tout lointain, derrière la fenêtre. Il ne rentre dans la maison que par l'imagination des enfants. Le fauteuil endosse de nombreux rôles : train, échelle, bateau, cabane, cheval... Jusqu'au prochain craquement du fauteuil. Durant sa réparation, cette fois-ci c'est une voiture qui passe derrière la vitre de la maison. Cette nouveauté sera une fois encore source de jeu pour les enfants. La modernité reste à distance mais la société évolue de plus en plus vite. La vie n'est plus rythmée par les saisons mais par les nouveautés que la société propose.

La bande sonore alterne entre musique douce et enfantine lors des jeux d'enfant, rupture par des bruitages ou une musique dissonnante quand le fauteuil casse et bruitage réaliste du train et de la voiture.

Le carnaval sur glace, la troisième blessure du fauteuil (et le bras cassé de la maman) et sa réparation marque un tournant dans le récit de cet extrait. La vie de famille prend le dessus : les enfants grandissent, s'éloignent, la maman reste seule puis disparaît. En une quinzaine de secondes, plusieurs décennies sont passées.



A la fin de la séquence, le fauteuil va vivre son ultime «crac». A la fenêtre, la neige tombe (comme au début du film, la boucle est bouclée). Au coin du feu, le fauteuil ne va pas résister à l'assise du paysan devenu un vieillard. La musique mélancolique, qui a accompagné la vie de famille en accéléré juste avant, et qui accompagne ce moment de sérénité connaît une rupture avec un son de clochette et la voix du paysan («ouille»). Pour la première fois de son existence, le fauteuil va sortir de la maison : il est jeté dehors, mis à la poubelle. Sa première vie avec cette famille est finie... Mais il aura droit à une nouvelle vie avec le gardien du musée.



«Vient ensuite le règne du temps linéaire. Dans le ciel, un avion trace sa trajectoire au-dessus du fauteuil réduit à l'immobilité. Des engins mécaniques déracinent les arbres de la forêt. Un paysage urbain prend sa place et se densifie tandis que la maison familiale est arrachée du sol par une grue gigantesque. L'histoire avance sans regarder en arrière. Les familles québécoises, atomisées dans des étages d'appartements tous identiques, regardent la télévision. Le cercle est brisé mais les fauteuils à bascule se balancent encore, signe de la permanence des mentalités dans la longue durée. Il suffira de l'attention d'un gardien à l'égard du fauteuil abandonné, d'un coup de peinture et d'enfants pour que les images et les musiques du passé ressurgissent des tableaux contemporains et envahissant le silence et l'espace aseptisé du musée, tournoient à nouveau dans une ronde endiablée.» **Xavier Kawa-Topor/Plateforme Nanouk / L'homme qui plantait des arbres/ rubrique Point de vue de l'auteur**

L'homme qui plantait des arbres... Et changea le paysage au fil du temps

« Si Crac ! rend compte de la transformation d'une civilisation rurale en civilisation urbaine, L'Homme qui plantait des arbres fait, d'une certaine manière, le chemin à l'envers et œuvre de réparation. »* En effet, nous comprenons en écoutant le texte de Jean Giono que cet endroit désertique, au début du film, ne l'a pas toujours été. Il y eut de l'eau, des habitants sur cette terre... Le berger Elzéard Bouffier va, avec persévérance, révéler à nouveau ce territoire grâce à son «travail» qui va durer des décennies.

Comme le fauteuil dans *Crac !*, témoin de ce monde qui change alors que lui reste quasiment le même (malgré les accidents), Elzéard Bouffier paraît insensible au temps. Il paraît être immuable alors que tout change autour de lui... A la fois témoin et acteur du temps qui passe. «Elzéard Bouffier apparaît sans âge, inaltérable, faisant preuve d'une admirable constance dans l'accomplissement de sa tâche, étranger au temps des hommes et aux événements de leur histoire. Lui aussi s'inscrit dans la longue durée, dans le rythme de la nature. Sa permanence est suggérée par le fait qu'on ne le voit pas vieillir. (...) Sa mort sereine, à la fin du film, signe l'accomplissement d'une vie, celle du temps long. Le berger a vécu au rythme des arbres qu'il plantait.»*

Les deux extraits mettent en scène le même lieu à plusieurs décennies de différence. Ils permettront de souligner la mise en scène, les partis pris pour traduire en images le texte de Jean Giono.

* Citations de **Xavier Kawa-Topor/Plateforme Nanouk / L'homme qui plantait des arbres/ rubrique Point de vue de l'auteur**

⇒ **Extrait 1 : Un paysage désolé**

(*extrait vidéo à retrouver sur la page [viméo Ecole & Cinéma 63](#) ou sur la plateforme [Agora Art et Culture](#)*)

Cet extrait de *L'homme qui plantait des arbres* se situe au tout début du film. Le personnage se promène dans un paysage désert, sec, battu par le vent. Cette marche solitaire soulignée par le texte de Jean Giono et les images de Frédéric Back amplifie le côté abandonné de ce territoire.

Il sera intéressant, dans un premier temps, de demander aux élèves leur ressenti sur cet extrait : Qu'ont-ils observé ? Ressenti ? Quelles images les ont marqués ? Quelle ambiance se dégage de cet extrait ? Puis dans un second temps de visionnage, il sera possible de leur demander de repérer les éléments visuels et sonores qui, à leur avis, donnent cette impression forte de solitude, de pays déserté.



* Comment est traduit en images l'impression de solitude du personnage ? De la terre aride qu'il traverse ?...

- Le personnage est souvent seul dans d'immenses étendues, cadré en *plan large*.

- Quand le personnage n'est pas à l'image, nous avons l'impression de voir les paysages à travers ses yeux : terre sèche, bâtiments en ruines qui ressemblent à des fantômes dans un premier temps puis dont le contour se dessine plus nettement. De plus *les travellings* qui accompagnent par exemple les images des murs fissurés des maisons du village donnent l'impression que nous accompagnons la marche du narrateur.

- *Palette de couleurs restreinte* : aucune couleur vive seulement des marrons, des gris, des beiges... Des ombres parcourent régulièrement les paysages et les rendent plus sombres, plus hostiles.

- *Plan rapproché* quand le personnage est devant la fontaine. Ce plan plus resserré crée comme une face à face entre l'homme et la fontaine vide. Ses espoirs de trouver de l'eau sont anéantis.

- *La contre plongée* quand le soleil est au dessus des ruines donnent une impression d'écrasement -

* Quels éléments sonores accompagnent les images ?

- *Le texte du narrateur* est composé d'un champ lexical sur le désert, la désolation :

« Il y a environ une quarantaine d'années, je faisais une longue course à pied, sur des hauteurs absolument inconnues des touristes, dans cette très vieille région des Alpes qui pénètre en Provence. C'était, au moment où j'entrepris ma longue promenade dans ces **déserts**, des landes **nues et monotones**, vers 1200 à 1300 mètres d'altitude. Il n'y poussait que des lavandes **sauvages**. Je traversais ce pays dans sa plus grande largeur et, après trois jours de marche, je me trouvais dans une **désolation sans exemple**. Je campais à côté d'un **squelette** de village **abandonné**. Je n'avais plus d'eau depuis la veille et il me fallait en trouver. Ces maisons agglomérées, quoique en **ruine**, comme un vieux nid de guêpes, me firent penser qu'il avait dû y avoir là, dans le temps, une fontaine ou un puits. Il y avait bien une fontaine, mais **sèche**. Les cinq à six maisons, sans toiture, **rongées** de vent et de pluie, la petite chapelle au clocher **écroulé**, étaient rangées comme le sont les maisons et les chapelles dans les villages vivants, mais toute vie avait disparu. C'était un beau jour de juin avec grand soleil, mais sur ces terres sans abri et hautes dans le ciel, le vent soufflait avec une **brutalité** insupportable. Ses **grondements** dans les carcasses des maisons étaient ceux d'un fauve dérangé dans son repas. »

- *Les bruitages* : le vent et ses variations plus ou moins intenses, les pas qui avancent difficilement sur les pierres, les corbeaux, ...

Tous ces éléments visuels et sonores convergent pour donner une impression de solitude, d'immensité, de paysages vides et sans fin. Le personnage paraît terriblement seul. Son besoin d'eau amplifie cette sensation. Nous avons parfois l'impression que le personnage va se faire engloutir par le décor qu'il traverse.



Juste avant sa rencontre avec le berger, le narrateur est mis en scène dans les paysages qui paraissent de plus en plus vastes: des plans d'ensemble où le personnage n'est quasiment plus qu'un trait, à peine distingue-t-on une silhouette. Le contraste est très parlant. L'apparition du berger est mise en scène de la même façon. Quand le narrateur se rapproche, le berger apparaît distinctement. Il est alors cadré en plan moyen. Malgré tout, sa silhouette aux contours flous donne presque l'impression d'un mirage.

C'est seulement quand le berger proposera de l'eau au narrateur que les hommes seront cadrés en plan rapproché. Le narrateur rencontre enfin un peu d'humanité et de douceur. Nous sommes au plus près de cette rencontre et de cette amitié qui commence.

⇒ Extrait 2 : Un paysage transformé

(*extrait vidéo à retrouver sur la page [vimeo Ecole & Cinéma 63](#) ou sur la plateforme [Agora Art et Culture](#)*)

Un paysage transformé grâce à Elzéard Bouffier ! Cet extrait se déroule à la fin du film, plusieurs décennies après la rencontre entre les deux hommes. La transformation de ce territoire s'est faite petit à petit (« *Mais la transformation s'opérait si lentement qu'elle entrait dans l'habitude sans provoquer d'étonnement* »). Le film nous permet de voir l'évolution visuelle plus rapidement. Le narrateur revient une fois encore mais a du mal à reconnaître le pays désert qu'il a autrefois traversé. Cet extrait paraît être construit en opposition à celui précédemment évoqué.

* Comment est traduit en images cette renaissance ?

- L'extrait commence par un plan rapproché du narrateur face caméra (le temps qui passe est également souligné par la silhouette du personnage). Son visage, son regard nous invitent à regarder, à observer, à prendre le temps.



- Dans les plans suivants, la caméra va commencer à virevolter : des mouvements de caméra circulaires- sur la fontaine, la mère qui fait tourner son enfant ; des travellings sur différents paysages (travaux des maisons, potagers, jardins, fleurs, papillons, etc.). La caméra ne s'arrêtera que sur une maison à la fin de l'extrait « *C'était désormais un endroit où l'on avait envie d'habiter.* »

- Le montage rapide des plans et les fondus enchaînés sur les différentes végétations contribuent à donner une impression de foisonnement, de légèreté, de joie.

- Le champ de l'image est saturé dans sa composition. Les couleurs sont vives et joyeuses.

Tous ces éléments (liste non exhaustive) soulignent la vie retrouvée. La marche qui paraissait si pénible au début du film devient ici un enchantement.



* Quels éléments sonores accompagnent les images ?

- *Le texte du narrateur* est lui aussi plus dynamique. L'accumulation de termes en lien avec la nature traduit également un foisonnement :

«Tout était changé. L'air lui-même. Au lieu des bourrasques sèches et brutales qui m'accueillaient jadis, soufflait une brise **souple** chargée d'odeurs. Un bruit semblable à celui de l'**eau** venait des hauteurs : c'était celui du vent dans les forêts. Enfin, chose plus étonnante, j'entendis le vrai bruit de l'eau coulant dans un bassin. Je vis qu'on avait fait une fontaine, qu'elle était **abondante** et, ce qui me toucha le plus, on avait planté près d'elle un tilleul qui pouvait déjà avoir dans les quatre ans, déjà gras, symbole incontestable d'une **résurrection**.

Par ailleurs, Vergons portait les traces d'un travail pour l'entreprise duquel l'espoir était nécessaire. L'**espoir** était donc revenu. On avait déblayé les ruines, abattu les pans de murs délabrés et reconstruit cinq maisons. Le hameau comptait désormais vingt-huit habitants dont quatre jeunes ménages. Les maisons **neuves**, crépies de **frais**, étaient entourées de jardins potagers où poussaient, mélangés mais alignés, les légumes et les fleurs, les choux et les rosiers, les poireaux et les gueules-de-loup, les céleris et les anémones. C'était désormais un endroit où l'on avait envie d'habiter..»

- *Les bruitages* : Le vent a laissé place aux chants des oiseaux, au bruit de l'eau, aux rires, aux bourdonnements des abeilles.

- *La musique* : joyeuse et légère, elle vient clore cet état des lieux miraculeux

Ces deux extraits avec leurs contrastes montrent le temps à l'oeuvre.